

CARNET DES

Éthique et sciences de l'évolution Peut-on fonder la morale sur les sciences évolutionnistes modernes ?

La question mérite d'être posée, à une époque de grands progrès de ces sciences, et alors que sont relativisés les fondements traditionnels de la morale (comme les religions). Certes, des tentatives d'application de la théorie de Darwin ont laissé de mauvais souvenirs. Le « darwinisme social » n'a-t-il pas débouché sur l'eugénisme et le nazisme ? Toutefois, ce n'est pas parce qu'un troupeau compte des moutons malades qu'il faut l'exterminer, remarque Christine Clavien, chargée de recherche à Lausanne, auteure d'une thèse en philosophie intitulée *L'éthique évolutionniste : de l'altruisme biologique à la morale*.

« Il faut plutôt trouver de bons remèdes pour que la maladie ne se propage plus, poursuit-elle. Dans le cas de l'éthique évolutionniste, une meilleure connaissance des sciences empiriques sur lesquelles elle se base et une réflexion philosophique prudente me paraissent être les remèdes appropriés. »

Rappelons que la morale a pour objectif de définir un ensemble de normes de conduite que l'on se sent incité à suivre et que l'on pense suivies par les autres : en termes lapidaires, le « bien » et le « mal ». Pour être adoptées, ces normes doivent être fondées. Par des lois naturelles ou par des lois

divines ? L'éthique évolutionniste, un courant de pensée né au milieu du XIX^e siècle, aborde la morale comme un phénomène dépendant des lois de la nature, et s'inspire des sciences évolutionnistes : la biologie comportementale, la théorie des jeux, l'anthropologie évolutionniste et l'économie empirique.

Dans sa critique de la démarche, Ch. Clavien distingue trois niveaux d'éthique. Le premier, l'éthique descriptive, s'interroge sur la genèse de la morale et recherche une explication de la manière dont les gens pensent et agissent moralement. Le deuxième niveau, la métaéthique, envisage la possibilité d'une connaissance morale, tandis que le troisième, l'éthique normative, tente de fonder nos jugements moraux.

En nous limitant au premier niveau, voyons par exemple comment l'éthique évolutionniste peut aborder la question, devenue classique, de l'altruisme. Considérons une abeille qui, dès qu'elle voit un intrus s'approchant du nid, l'attaque et le pique. Puisqu'elle meurt après avoir piqué, son comportement est altruiste : l'abeille annule ses chances de survie, mais augmente celles de ses congénères. Comment un tel comportement, qui favorise la viabilité des autres au détriment de celle de l'individu propre, a-t-il été sélectionné au cours de l'évolution ? Selon toute logique, il aurait dû être éliminé comme tous les caractères nuisibles aux individus qui les possèdent. Pour résoudre le paradoxe, Charles Darwin a proposé en 1871 un modèle

L'épouillage est un acte altruiste : il fait perdre du temps à celui qui le pratique, mais évite des maladies à celui qui en bénéficie. Comment est-il apparu au cours de l'évolution ?



Shutterstock © Amilays

GÉNIES

de sélection du groupe, où les comportements altruistes, bien que nuisibles aux individus, favorisent des groupes face à d'autres dépourvus d'éléments altruistes. Cependant, dans les années 1960, des biologistes, dont le Britannique William Donald Hamilton, ont ruiné ce modèle, en remarquant que la présence dans le groupe d'un seul rebelle égoïste le transforme, après plusieurs générations, en un groupe égoïste.

Entre-temps s'était développée la théorie génétique de l'hérédité, qui a amené à traiter la question de l'altruisme dans une nouvelle perspective. La question de savoir comment un individu transmet un comportement altruiste à ses descendants est alors devenue : comment les gènes qui induisent ce comportement se répandent-ils dans une population ? En 1964, Hamilton a répondu par la théorie de la sélection de parentèle : les gènes liés à un comportement altruiste se multiplient quand ce comportement favorise les individus porteurs de ces mêmes gènes, en général les proches parents. Ainsi les abeilles kamikazes se sacrifient en faveur de leurs sœurs, qui portent un pourcentage élevé de gènes communs. Le paradoxe est levé dans ce cas.

Pour rendre compte des comportements altruistes entre individus non parents, le biologiste américain Robert Trivers a supposé en 1971 que ces comportements devaient être réciproques, c'est-à-dire s'accompagner de retours de services ultérieurs de la part des bénéficiaires. Dans les années 1980, des biologistes comme John Maynard Smith et des mathématiciens comme Robert Axelrod ont développé, dans le cadre de la théorie des jeux, des calculs de coûts et d'intérêts des individus qui interagissent. Ces modèles ne cessent d'être affinés depuis lors.

Cet exemple montre comment les sciences évolutionnistes modernes abordent l'apparition, au cours de l'évolution, d'un altruisme dit évolutionniste (qui augmente la valeur de survie et de reproduction). On peut objecter que celui-ci diffère de l'altruisme dit psychologique, porté vers le « bien » d'autrui sans attente d'un quelconque avantage personnel. Mais puisque nous sommes un produit de l'évolution, tout porte à penser que nos comportements résultent en partie de la pression de sélection naturelle. Si l'altruisme évolutionniste est une condition nécessaire à l'évolution de l'altruisme psychologique, idée que défend Ch. Clavien, alors les théories évolutionnistes fournissent un cadre conceptuel utile pour aborder la morale.

L'approche évolutionniste nous montre la morale sous un jour plus « humain », avec ses contingences et ses limites, remarque Ch. Clavien. L'homme est un être biologique qui fait de son mieux pour vivre en harmonie avec ses voisins ; la pensée morale est un moyen pratique pour réaliser cet objectif. Selon Ch. Clavien, cette approche serait surtout pertinente aux niveaux descriptif et métaéthique, mais moins efficace en éthique normative. De fait, elle ne concurrence pas les philosophies morales. Toutefois, en concevant la moralité comme un phénomène pratique, l'éthique évolutionniste met en question les systèmes philosophiques qui cherchent des justifications morales universelles, absolues et extérieures à notre subjectivité.

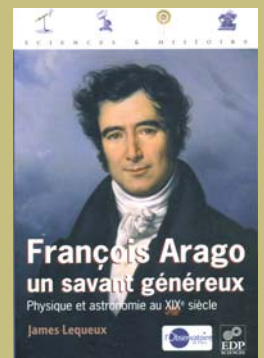
Ch. Clavien, L'éthique évolutionniste : de l'altruisme biologique à la morale, thèse de doctorat, Université de Neuchâtel, 2008.

Ch. Clavien et Catherine El-Bez (éds.), Morale et évolution biologique ; entre déterminisme et liberté, PPU, Lausanne 2007.

[En bref >>]

Une histoire des cosmétiques

Savez-vous depuis quand existe le bâton de rouge à lèvres ? Fourniriez-vous votre urine à votre parfumeur pour qu'il vous confectionne une crème de beauté personnalisée ? En temps de disette, détourneriez-vous le froment des maigres récoltes pour en faire de la poudre d'amidon pour perruques ? L'ouvrage de l'historienne Catherine Lanoë, *La poudre et le fard*, paru aux éditions Champ Vallon, vous apprendra tout cela, et bien plus. Par exemple, vous réaliserez que ce sujet d'apparence futile – la beauté – opposa sur le terrain scientifique des géants, comme Lavoisier et Jussieu, avant de se révéler un enjeu important de l'industrie. Un seul regret : que l'éditeur n'ait pas rendu ce texte de thèse plus agréable à lire.



Un savant généreux

Féru d'histoire de l'astronomie et de la physique, et après avoir été le commissaire de l'exposition sur François Arago à l'Observatoire de Paris, James Lequeux nous livre tout naturellement un ouvrage conséquent sur ce savant touche-à-tout et homme politique : François Arago, un savant généreux, aux éditions EDP Sciences. Le personnage mais aussi le XIX^e siècle, riche en progrès de la physique, se prêtent particulièrement à cette belle épopée scientifique.

Marques en tous genres

Le tigre et de nombreux mammifères (mâles !) pissent pour marquer leur territoire. La salissure et l'odeur définissent une propriété. Ainsi font les hommes lorsqu'ils polluent... ou diffusent leur publicité. C'est ce que montre Michel Serres dans son ouvrage *Le mal propre*, Polluer pour s'approprier ?, aux éditions du Pommier. En revisitant l'histoire et la culture, le philosophe tente pour la première fois d'expliquer pourquoi on pollue. La solution pour sortir de cette logique qui nous étouffe ? Cesser de nous approprier la planète sur laquelle nous vivons. Sans doute plus facile à dire qu'à faire...